

**Vacances en bord de mer
avec les grands-parents – juillet 1979**

« **A** lors mon Titi, on n'est pas bien ici ? Elle est pas belle la Bretagne ?

– Oh, si, pépé, la vue est magnifique ici ! Mais je ne vois pas de militaires. Tu as dit qu'on allait dans un centre militaire ; je vois personne en treillis. »

(rires du grand-père)

« C'est un centre pour militaires à la retraite et militaires blessés gravement au combat. T'as plus de chance de croiser des fauteuils roulants que des rangers bien brillantes ! »

Le petit regarde son grand-père qui continue de parler ; un homme grand et fort, une force de la nature, un héros à ses yeux. Il est militaire depuis toujours et les médailles de ses campagnes accrochées à sa poitrine le jour de son départ à la retraite, il y a deux mois, sont autant d'actes de bravoure. Mais l'armée, il n'en parle pas, ou très peu, dommage !

« Bon, on va chercher ta grand-mère, et on va au restau manger un bout, mon Titi.

– D'accord, pépé. »

Le grand-père prend la main de son petit-fils. Ils se dirigent vers les chambres quand ils entendent :

« Bonjour, mon général. »

La main du grand-père se resserre sur celle du petit.

« Qu'est-ce que tu fais là ?

– Ça fait six années que je suis ici, mais la blessure ne se refermera jamais.

– Je suis vraiment désolé pour toi. Mais là, je suis pressé, et...

– C'est le fils de Jean-Claude ? Même tête, même regard.

– Oui, c'est mon petit-fils. Et maintenant, tu la fermes et tu dégages !

– Toujours aussi aimable, mon général. Vous lui avez dit d'où vient son père, ce que vous aviez fait ? »

Bang ! Le coup de poing est parti à la vitesse de la lumière, l'homme s'écroule, KO.

« J'ai peur, pépé. Pourquoi t'as tapé le monsieur ?

– C'est rien, ne t'inquiète pas. Il a des problèmes dans sa tête, il raconte n'importe quoi et il est dangereux. Viens, on va prévenir quelqu'un qu'il est tombé dans les pommes, on va chercher ta grand-mère et on va casser la croûte, non de non !

– Oui, pépé.

– Encore un truc, mon Titi. Est-ce que ce petit problème peut rester notre secret ? Si la grand-mère est mise au courant, je vais me faire engueuler !

– D'accord, ce sera notre secret, pépé.

– Tu sais que je t'aime, mon Titi !

– Moi aussi je t'aime, pépé "frappe qu'un coup". »

Le grand-père prend le petit dans ses bras, et ils s'éloignent.

Vingt ans plus tard – septembre 1999

Une M3 arrive dans la cour d'une ferme. Coups de klaxon.

« Hey, pépé ! T'as vu ma nouvelle caisse ? Elle déchire, non ?

– Ah, oui, elle est superbe ! Très beau rouge ! Tu reviens d'où ?

– Du sport, j'ai commencé l'aviron il y a deux semaines, j'adore ça.

– Un des quelques sports que tu n'as jamais faits.

– Oui. Le sport, c'est comme une drogue pour moi ; plus j'en fais, plus j'en ai besoin.

– Ben, écoute, c'est pas bien grave comme addiction. Et puis, ça doit plutôt t'aider pour les minettes d'avoir un corps comme ça !

– Je me plains pas.

– Comment s'appelle la dernière ? Que je me trompe pas si tu l'amènes à la maison !

– Sophie, elle s'appelle Sophie.

– Elle est belle et elle est chieuse ?

– Oui.

– Alors, continue de t’amuser jusqu’à ce que tu trouves la bonne !

– Pourquoi tu me dis ça ?

– Ben, dit le grand-père tout bas, je me suis bien amusé aussi avant de connaître ta grand-mère, mais motus, hein ! »

La grand-mère vient de sortir de la maison.

« Mémé ! J’ai quelque chose à te dire ! »

Il l’embrasse et lui dit :

« T’es la femme de ma vie, même si ça rend jaloux le général !

– Merci, mon chéri. Elle est drôlement jolie ta voiture.

– Merci, mémé. Je me suis fait plaisir, je suis fou des *M3* depuis toujours.

– T’as bien raison.

– Une petite chasse au cochon avec ton vieux grand-père et ses copains militaires, ça te dit ? demande le grand-père. Sur des terrains de l’armée, bien sûr ! Sur l’ancienne base OTAN de Brezolles !

– Cool ! Je vais enfin pouvoir faire connaissance avec tes amis militaires. Quand est-ce qu’on y va ?

– Demain. Je passe te chercher à 10 h. Préviens ta mère que tu vas à la chasse avec le grand-père et embrasse-la pour nous.

– OK. Bonne soirée, pépé. »

*

* *

À la maison.

« Salut, m’man. Ça va ? Je suis passé voir pépé et mémé en sortant du sport.

– Ils vont bien ?

– Impec’ ! Je vais à la chasse au sanglier, demain, avec pépé et ses copains militaires.

– Où ?

- Sur l’ancienne base OTAN de Brezolles.
- Oh ! Tu sais que c’est là que j’ai rencontré ton père, il y a vingt-sept ans.
- Oui, le plus beau des parachutistes, et le meilleur tireur d’élite de l’armée française, le chouchou du général. Et un an plus tard, un alien de 3 kg 430 est arrivé !
- Le général était tellement heureux à l’idée que son petit protégé allait avoir un enfant avec sa fille. Le fait d’avoir perdu ton père deux mois avant ta naissance l’avait anéanti, il n’était plus que l’ombre de lui-même, mais quand tu es né, ça a été comme une résurrection. C’est la seule fois que j’ai vu ton grand-père pleurer comme un gamin ; il se sentait coupable de la mort de ton père.
- Qu’est-ce qui est arrivé à mon père ?
- Je ne l’ai jamais su. Secret militaire. Chez les gradés, on discute pas de ces choses-là à la maison ! Il arrivera peut-être à te le dire un jour. Sois prudent et vérifie bien ton arme pour demain.
- On croirait entendre le général ! T’as oublié que je suis armurier ?
- Non, mais je préfère te le redire.
- Ouais, t’es bien la fille d’un militaire. Mais tu es l’amour de ma vie !
- Toi, tu es la plus belle chose qui me soit arrivée dans ma vie ! T’es pas trop fatigué ?
- Un peu. Je mange un morceau et je vais me coucher.
- OK. Y a tout ce qu’il faut dans le frigo, je pars manger au restaurant avec Évelyne, ma copine.
- D’ac’. Bonne soirée, maman !
- Bonne soirée à toi aussi. »
- La mère embrasse son fils et s’en va. Valentin mange quelques fruits, du fromage et monte dans sa chambre s’allonger sur son lit. Il s’endort en quelques minutes.

Verdun – 1916

« **P**utain, il va jamais se calmer leur bon Dieu de 88 ? Qu'est-ce qu'ils nous mettent sur la gueule, les frisés ! Contacte l'artillerie que l'on assaisonne les schleus avec nos 75 tout de suite ou on ne supportera pas leur attaque !

– OK, capitaine. J'envoie le dernier pigeon, faites une prière pour qu'il ne prenne pas un éclat d'obus dans la tronche.

– Bravo pour ton optimisme, Jeanjean ! Tu ne veux pas qu'on le bouffe tout de suite avec des petits pois, en guise de dernier repas ?

– Et vous, mon capitaine, bravo pour votre sens de l'humour ! Même avec la grande faucheuse prête à nous emmener faire un tour, vous êtes toujours aussi comique. (ouvrant la cage) Allez, zoziau, déconne pas, c'est tout un régiment que tu peux sauver ! Mets la tête dans le guidon ! »

Il embrasse son pigeon et le lâche.

« Merde ! Les 88 sont en train de se calmer. Baïonnette au canon, les enfants, ça sent la montée des fritz ! »

Tous ces petits gars qui lui obéissent sans sourciller, le capitaine les regarde. Ils sont si jeunes. Il voit la peur sur leurs visages ; des gosses de vingt ans. Ont-ils le droit de subir des choses pareilles ; un quotidien d'explosions, de corps déchiquetés,

de corps à corps au couteau ? Comment seront-ils quand ils rentreront chez eux, s'ils rentrent ? Resteront-ils les bêtes sauvages qu'ils deviennent parfois, ici ?

Coup de sifflet dans la tranchée d'en face. Des cris pour se donner du courage, et voilà les Allemands qui s'avancent. Ils ont beau être les ennemis, ils sont fascinants.

Quelle bravoure ! se dit le capitaine.

« Mitrailleuses en action, les gars ! »

Les quatre mitrailleuses *Hotchkiss* se mettent à cracher un feu d'enfer, fauchant les Allemands par dizaines.

« Attendez mes ordres pour faire feu ! À soixante mètres, on fait mouche à chaque fois ! Engagez, posez vos munitions à votre gauche ou à votre droite pour recharger le plus vite possible ! On va y arriver, les petits, je vous ramènerai chez vous !

– On t'aime, capitaine ! »

La phrase est venue de la gauche de la tranchée, elle est reprise par tous :

« On t'aime, capitaine ! »

Quatre-vingts mètres. Ils sont encore trop loin. Mais combien sont-ils ? Il y a au moins trois vagues. La première est quasiment entièrement décimée, mais les deux autres...

« Soixante mètres. Feu à volonté, les petits ! Renvoyons les boches dans le cul de leur kaiser ! »

L'attente a été valable ; tous les gars ont fait mouche, rechargeant la culasse avec calme et rapidité. Les entraînements à l'arrière du front ont été fructueux, le capitaine en a fait de très bons tireurs.

« Ils sont trop nombreux, capitaine ! On va se faire déborder !

– Continuez, restez concentrés. Ne fuyez pas ou c'est moi qui vous descends ! Vingt mètres. À vous, grenadiers ! »

Tous les trois mètres, dans le fond de la tranchée, sans arme à feu avec uniquement un sac de grenades se trouve un grenadier, sélectionné en arrière ligne pour ses capacités au lancer.

Les plus forts lancent jusqu'à trente mètres. Des dizaines de grenades quadrillées partent du fond du trou, en tir tendu. Les Allemands, surpris, n'ont pas le temps de réagir et se font déchiqueter. Et soudain, c'est le son de la délivrance qui arrive. Les 75 se mettent en branle et pilonnent les lignes allemandes, empêchant les assaillants de faire demi-tour. Jeanjean remercie son pigeon et les gars lâchent des hourras, en continuant d'assaisonner les Allemands. Quelle hécatombe, quelle horreur !

« Capitaine, y en a qui ont lâché leurs armes, on fait quoi ?

– Ne tirez pas sur les désarmés, c'est un ordre !

– D'ac', capitaine. »

Et c'est terminé. Les derniers Allemands qui voulaient encore se battre sont massacrés, exterminés. On n'entend plus que quelques claquements, au loin, signe que certains gradés ne font pas de prisonniers.

« Cap', on fait quoi des prisonniers ? On en a huit.

– Vérifiez qu'ils n'ont plus d'armes blanches, et donnez-leur de l'eau. La guerre est terminée pour eux.

– Ils ont bien de la chance ! Pourquoi ils ne se rendent pas tous, ce serait vite terminé, cette affaire !

– Ouais, le problème c'est qu'ils veulent qu'on fasse la même chose, de l'autre côté.

– Cap', il y a un boche qui veut vous parler. Il se démerde bien en français, encore mieux que Georges.

(éclats de rire général)

– T'inquiète, Georges, dit le capitaine, dis-leur que c'est qu'une bande de cons !

– Ils disent ça parce que je suis un paysan du nord, un cul-terreux.

– Mais t'es le plus courageux de nous tous ! Et c'est pas méchant, c'est juste qu'il faut qu'ils emmerdent quelqu'un, c'est l'euphorie de la victoire.